



LA NUIT DE NOEL

(MUSIQUE DE M. N. CRÉPAULT)

I

L'Âpre saison déroule sur la terre
Son lourd manteau de neige et de frimas ;
Le vent du soir soupire avec mystère
Dans la ramure où brille le verglas.
Il est minuit. Le carillon du temple
Jette aux échos un hymne triomphant,
Et le chrétien, à deux genoux, contemple,
Avec amour, un adorable enfant. } *Bis.*

II

Il est plus grand que tous les rois du monde,
Plus radieux que l'éclat du soleil,
Plus éloquent que la foudre qui gronde,
Plus pur et saint que les anges du ciel.
Et cependant, il est né sur la paille :
Son divin corps est en proie aux douleurs...
Que l'univers d'allégresse tressaille,
Car cet enfant rachète nos malheurs ! } *Bis.*

III

Au front du ciel une étoile rayonne,
Guidant les pas des rois les plus puissants
Qui vont offrir, en guise de couronne,
Au nouveau-né, l'or, la myrrhe et l'encens.
Chrétiens, allons, à l'exemple des Mages,
Nous prosterner devant le Rédempteur !
Adressons-lui nos vertueux hommages,
Et redisons : Gloire au Libérateur ! } *Bis.*

J. B. Caouette

Québec, 1888.

CUEILLETTE ET GLANURES

LA BÉNDICTION DU NOUVEAU AN

" Ah ! mon cœur vous regrette encore,
" Mes tendres ans évanouis !
" Vous avez fui, comme l'aurore
" Tout devant l'astre aux feux bénis.

QUI de nous n'a pas conservé le souvenir de cette délicieuse scène de famille, la bénédiction du nouvel an, ou mieux du jour de l'an, comme on dit si bien dans nos bonnes campagnes ? Qui ne se souviendrait, avec le plus intime plaisir, de ce beau temps jadis, où, jeune enfant, il allait s'agenouiller aux pieds d'un père ou d'une mère et, plein d'un aimable enthousiasme, les priait de faire descendre sur lui les bénédictions d'en haut, au début de chaque nouvelle année ? L'on ne saisisait pas encore, alors, tout le sens, toute la portée de cette action de piété filiale, si belle en elle-même, et pourtant, avec quel empressement instinctif, avec quelle ivresse enfantine on y participait ! C'est qu'il y a, dans cette pratique, bien ordinaire pourtant, quasi commune dans nos familles chrétiennes, quelque chose de relevé, quelque chose de grand, de sublime même, je dirais qui entraîne, qui domine, quelque chose qui agit fortement sur l'imagination vive des jeunes enfants et laisse, dans leurs sensibles cœurs, un souvenir qu'ils aimeront toujours à se rappeler.

En effet, n'est-ce pas réel que cette bénédiction qu'un père appelle, au premier jour de l'an, sur les têtes de ses fils et de ses filles rassemblés à ses genoux, revêt, en quelque sorte, un caractère divin ? Il semble que le Très-Haut, lorsqu'il a commis aux pères et mères l'autorité dans la famille, a, du même coup, chargé leurs mains de ces bénédictions célestes, leur enjoignant de déverser, en son nom, à l'occasion de ce jour unique que ramène l'an nouveau, ces trésors de grâces sur les enfants qu'il leur a donnés. Voilà pourquoi, constitués mandataires de l'Éternel dans cette mission d'amour auprès de leurs enfants, les parents apparaissent à nos yeux avec un pres-

tige nouveau. C'est là ce qui plaît, ce qui réjouit dans cette belle scène de famille, ce à quoi le penseur chrétien aime toujours à s'arrêter : car cela rappelle le bon vieux temps des patriarches, cet âge d'or où les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob cherchaient, dans la bénédiction paternelle, un gage assuré des faveurs de Jéhovah !

Je faisais tout à l'heure allusion à nos bonnes campagnes : c'est là, en effet, que vivent encore, dans toute leur naïve grandeur et leur noble simplicité, ces vieilles coutumes patriarcales. La ville, ah ! elle en a perdu bien d'autres belles coutumes qu'on ne retrouvera plus qu'aux champs, elle aura bientôt fait aussi d'avoir laissé périr celle-là ! Toutefois, j'aime à le dire pour être juste, il se trouve encore, au sein même de nos cités, nombre de bonnes familles où de dignes enfants se font toujours gloire de suivre cet usage si beau, si touchant.

Mais je soutiens qu'il faut aller là-bas, dans nos campagnes, pour jouir de ce spectacle touchant et édifiant que plusieurs d'entre nous ont admiré bien des fois : celui d'une famille entière, depuis le mâle gars de vingt à vingt-cinq ans jusqu'à la fillette de cinq ou six années, à genoux aux pieds d'un père ou d'une mère—quand le père, hélas ! n'est plus là !—et recevant, le front courbé, avec respect, cette bénédiction qu'ils regardent comme un gage assuré de bonheur, sans laquelle ils craindraient presque d'entrer dans l'année nouvelle. D'autres fois, piété plus remarquable encore ! c'est un père, c'est une mère, déjà avancés en âge, venant avec toute leur famille implorer de l'aïeul la faveur de sa bénédiction et lui présenter, en même temps, les hommages respectueux de sa postérité. On a vu, toujours au sein de nos campagnes, des têtes grisonnantes ou même grises déjà, se courber, dans l'attitude de la plus absolue déférence, sous la main tremblante d'un vieillard à cheveux blancs, le priant de bénir deux et parfois même jusqu'à trois générations issues de son sang, rassemblées autour de lui en cet heureux jour de fête. Ah ! qu'un tel spectacle est consolant, et comme il fait bien voir au chrétien toute la justesse et la vérité de ce précepte divin : " Honore ton père et ta mère et tu vivras longtemps ! " En effet, cette postérité nombreuse, n'est-ce pas la promesse de longue vie réalisée ici-bas dans une race forte et pleine de vitalité ?

Il est encore un autre tableau qu'offre cette jolie fête de famille, et c'est par celui-là que je veux terminer ces quelques réflexions. Quoique du même genre que les précédents, non moins touchant et édifiant, il est peut-être plus riant encore. Cette scène-là, par exemple, je l'ai revue plusieurs fois, et je suis heureux d'y avoir moi-même pris part bien souvent, ne formant qu'un vœu : celui de pouvoir, bien qu'en vieillissant, goûter longtemps, goûter toujours cette douce et filiale joie, une des plus regrettées des jours de mon enfance.

Voici comment cela se passe : Ici, la famille est en pousse, l'aîné a quatorze ou quinze ans, le benjamin en compte de trois à quatre. C'est le matin du premier jour de l'an ; la veille déjà, dès avant même, on a conspiré d'aller ce matin-là, bien à bonne heure, aussi à bonne heure que possible, solliciter la bénédiction paternelle. Heureusement qu'il y a eu des arrangements pris pour qu'on y aille tous ensemble, sans quoi quelques-uns des plus vigilants joueraient aux autres le mauvais tour de leur voler la primeur ; c'est là un procédé qui réjouit beaucoup les vainqueurs de cette course au clocher d'un nouveau genre, mais qui ne flatte pas du tout les vaincus. Aussi, est-ce une de ces petites offenses d'amour-propre qu'entre enfants on a du mal à se pardonner en toute autre occasion qu'aujourd'hui. Mais, pour cette fois-ci, c'est convenu qu'on ira tous ensemble et personne ne voudra transgresser la consigne.

Voyez les donc, déjà toute la bande est sur pieds, bien avant le réveil des parents. Garçons et fillettes n'ont fait qu'une toilette bien sommaire ; le plus urgent, c'est d'être prêt d'avance à tout événement. En attendant qu'un bruit quelconque, qu'ils saisiront à coup sûr, annonce dans la chambre voisine que le papa au moins est levé, ils sont là, alentour du feu qui pétille, à se communiquer leurs impressions diverses ou bien à se répéter les vieux contes de la veillée. Il

régne, dans cette petite assemblée, un certain air intéressant et légèrement solennel. De temps à autre, on prête l'oreille, le silence se fait complet, on attend avec anxiété, on a peine à se décider de reprendre les propos interrompus par ce léger bruit qu'on avait pris pour le signal attendu. Ah ! qu'il leur tarde d'aller chercher cette bonne bénédiction dont ils parlent depuis si longtemps.

Cà et là sont suspendus à la muraille, à portée de leurs mains, les bas des plus jeunes, gonflés des largesses du vieux Saint-Nicolas. Il y a bien la jolie Georgette, espiègle de dix ans, qui leur lance des yeux coquins, et bébé qui a bien envie de s'expliquer le mystère ; mais les grands sont là et ils savent bien, eux, que cela est sacré et qu'on y touche qu'une fois la bénédiction reçue : aussi, grâce à leur active surveillance, tous se tiennent en respect et s'efforcent de ne pas penser à Saint-Nicolas.

Bon, Paul a entendu quelque chose... c'est cela, papa est levé ; on se consulte un moment : dans quel ordre entrer, qui va parler au nom de tous ? Ce sera Paul lui-même, c'est entendu, ce gai bambin de six ans ; les plus jeunes, les moins timides, s'avancent les premiers. Les voilà aux pieds du père, et le petit Paul formule sa supplique du mieux qu'il le peut, aussi bien que le lui permet l'émotion qui l'agite. Cette douce émotion a gagné tout le monde, jusqu'au père lui-même qui, tout heureux, lève les mains au-dessus de ces têtes, son espoir et son orgueil, et appelle sur ces chers enfants les meilleures bénédictions du ciel. Entre temps, la mère s'est éveillée à son tour, et, les larmes aux yeux, contemple ce spectacle qu'elle revoit chaque année, mais qui ne laisse pas pourtant de charmer son cœur aimant de le remplir d'une joie bien vive et toujours nouvelle. Les enfants se sont alors relevés et passent, chacun à son tour, des bras du père dans ceux de leur maman. Oh ! qu'ils sont affectueux et tendres, oh ! quel doux bien de famille que ces chauds baisers du nouvel an !

Puis les jeunes s'élançant vers les bas, gros d'attraits, dévaliser Saint-Nicolas ; pour les aînés, plus posés, ils attendent que le papa ou la maman vienne leur faire connaître les présents que leur apporte l'an nouveau. Et chacun de se réjouir à qui mieux mieux, et tous d'être contents, bien contents.

N'avais-je pas raison d'appeler cette scène une des plus belles de la vie de famille ?

Profitez donc, ô parents, de cet an nouveau que le Seigneur nous donne, pour bénir, avec toute la tendresse de ces cœurs d'élite que le ciel n'a mis que dans vos poitrines, vos enfants respectueux qui sollicitent cette faveur de votre inaltérable affection. Et vous, de votre part, enfants, allez avec empressement, allez avec joie demander à vos parents chéris, vous qui les avez encore et qui le pouvez faire facilement, cette bonne et réconfortable bénédiction du nouvel an, bénédiction qu'à chaque jour de l'année, suivant le mot d'un spirituel écrivain, ils vous ont donnée dans leur cœur, mais qu'ils feront descendre alors sur vos têtes avec plus de ferveur encore, avec un plaisir tout nouveau. Allez-y, le cœur plein d'une douce confiance, et le bon Dieu vous bénira !

Le Saint-Esprit

" Une visite fait toujours plaisir. " " Ah ! par exemple ! " " Oui, si ce n'est pas quand elle arrive, c'est quand elle s'en va. "

Un mot d'enfant : " Qu'est-ce que tu désires pour tes étrennes, ma petite Jeanne ? " " D'être grande comme toi, maman, parce que tu me fais mal quand tu me peignes ! " " Mais alors ? " " Alors je pourrai, avant de me coucher, mettre mes cheveux sur la cheminée. "

Le miel.—Un des bienfaits du miel, récemment constaté, est de guérir ces pénibles insomnies qui font le tourment de tant de convalescents. Qu'ils en absorbent une ou deux cuillerées avant de se coucher, ils dormiront d'un long et doux sommeil.